

A black and white photograph of Elsa Morante, looking down and to the left. She has short, curly hair and is wearing a dark jacket over a light-colored, patterned blouse. The background is slightly blurred, showing some foliage.

RENÉ DE CECCATTY

**ELSA
MORANTE**

Une vie pour la littérature

Tallandier

Elsa Morante

Du même auteur

- Personnes et personnages*, récits, La Différence, 1979.
Jardins et rues des capitales, récits, La Différence, 1980.
Esther, roman, La Différence, 1982.
Mille ans de littérature japonaise, anthologie, en collaboration avec Ryôji Nakamura, La Différence, 1982 ; Picquier 1998, 2005, 2010.
L'Extrémité du monde, récit, Denoël, 1985 ; « Motifs », Le Serpent à plumes, 2007.
L'Or et la Poussière, récit, Gallimard, 1986.
Babel des mers, roman, Gallimard, 1987.
La Princesse qui aimait les chenilles, contes, en collaboration avec Ryôji Nakamura, Hatier, 1987 ; Picquier, 1999, 2017.
La Sentinelle du rêve, roman, Michel de Maule, 1988 ; « Points », 1997.
L'Étoile rubis, roman, Julliard, 1990.
Rue de la Méditerranée, illustrations de Mireille Vautier, Hatier, 1990.
Nuit en pays étranger, biographie, Julliard, 1992 ; repris sous le titre *Sibilla Aleramo*, Le Rocher, 2004.
Le diable est un pur hasard, nouvelles, Mercure de France, 1993.
Violette Leduc, éloge de la bâtarde, essai, Stock, 1994 ; rééd., 2013.
L'Accompagnement, récit, Gallimard, 1994 ; « Folio », 1996, 2016.
Laure et Justine, essai, Lattès, 1996.
Aimer, roman, Gallimard, 1996 ; « Folio », 1998.
Consolation provisoire, roman, Gallimard, 1998.
L'Éloignement, roman, Gallimard, 2000.
Sur Pier Paolo Pasolini, Le Scorff, 1998 ; édition augmentée, Le Rocher, 2005.

(suite à la page 427)

RENÉ DE CECCATTY

Elsa Morante

Une vie pour la littérature

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2018.
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-2216-4

« *La memoria
è una chiesa d'inganni : le navate sono fumo
e fole gli altari... »*
« La mémoire
est une église de leurres : fumée sont les nef
et bobards les autels... »

Elsa Morante, 4 septembre 1945,
« Narciso III », *Alibi*, Einaudi, 2004, p. 76.



Marcello, Aldo et Elsa Morante. Le premier né, Mario, est mort en bas âge. La cadette Maria n'est pas encore née. Tous portent le nom d'un homme qui n'est pas leur père. Ils le sauront dans leur adolescence.

Deux pères

Elsa Morante a longtemps dissimulé sa date de naissance. « Non que je préfère une date à une autre, mais j'aimerais être sans âge¹ », expliquait-elle. Ses origines paternelles ont été révélées tardivement. On sait maintenant qu'elle est née le 18 août 1912, à Rome, 7, via dell'Anicia, dans une maternité, la *sala* Savetti, au Trastevere, entre l'église San Francesco a Ripa et l'église Santa Maria dell'Orto. Entre la *Beata Albertoni* du Bernin, qu'abrite la première, statue représentant l'orgasme mystique d'une veuve devenue franciscaine et familière de la lévitation, et le décor de *Rome, ville ouverte*, le film de Roberto Rossellini, dont une séquence se déroule dans la seconde. Entre l'érotisme baroque et le néoréalisme. Ce qui va plutôt bien à la romancière.

Quartier calme et un peu mort, d'entrepôts, de couvents, d'églises, en surplomb de l'ancien port de Rome. De nombreuses notices la font naître sur le Testaccio, colline constituée à travers les siècles, depuis l'Antiquité, de déchets, et site des abattoirs de Rome, coin alors plutôt populaire sans être vraiment misérable, mais qui pouvait correspondre à sa mythologie d'amie du peuple. Le Testaccio était, à vrai dire, au début du *xx^e* siècle déjà urbanisé de façon rationnelle et

construit de vastes habitations collectives saines et accueillantes. Il est, depuis, devenu un quartier de théâtres, de restaurants, d'endroits nocturnes et branchés. Mais Elsa n'est pas née dans cette zone très proche de son lieu de naissance, de l'autre côté du Tibre, au pied du mont Aventin. Elle y a seulement passé quelques années de sa petite enfance (au 41 de la via Amerigo Vespucci dans un grand immeuble résidentiel qui n'a rien de misérable, et dont les différents bâtiments entourent des jardins intérieurs avec palmiers et lauriers-roses), avant que ses parents ne s'installent en 1922, avec elle, ses frères et sa sœur, dans une partie un peu plus excentrée de la capitale, Monteverde Nuovo, au-delà du Trastevere, au 136 (devenu le 10), via Camillo de Lellis.

Sur l'identité de son père, il y eut plusieurs coups de théâtre. Augusto Morante, éducateur de jeunes délinquants, le mari de sa mère et le père officiel, n'était pas plus son père génétique qu'il ne l'était des trois frères et de la sœur d'Elsa. Leur vrai père aurait été un postier sicilien, Francesco Lo Monaco, qui aurait fait cinq fois l'amour avec Irma Poggibonsi, institutrice, et l'aurait mise cinq fois enceinte. En 1948, Elsa le fait apparaître dans son premier roman publié en volume, *Mensonge et sortilège*², et le présente comme le grand-père génétique de la narratrice Elisa, sous le nom de Nicola Monaco, père de Francesco, dit « le Grêlé » (à cause des traces d'une variole contractée dans son enfance). C'est en 1986, quelques mois après la mort d'Elsa Morante, que son frère Marcello révèle et officialise dans un récit autobiographique centré sur sa sœur, *Maledetta benedetta*³, les circonstances insolites de leur procréation, jusque-là confiées dans le secret par la romancière à ses amis les plus proches, mais jamais rendues publiques, même si son œuvre en contient de nombreux indices codés.

Mais certains doutes ont finalement surgi aussi à propos de ce Francesco Lo Monaco, désigné à présent partout comme l'authentique géniteur d'Elsa, de ses frères Mario (mort peu après sa naissance), Marcello et Aldo, et de sa sœur Maria. Certains avancent qu'Irma et Francesco ne se connaissaient peut-être pas lors de la conception d'Elsa. Elsa, finalement, serait bel et bien la fille du brave Augusto, qui n'était pas aussi impuissant qu'on le disait. À un mensonge familial se serait donc substituée une légende maternelle, dissimulant une vérité naturelle. Mais tout doit être écrit au conditionnel. Les contrôles d'ADN ne se pratiquaient pas alors. Et il est fort probable qu'Irma n'a pas menti à ses enfants lorsqu'elle leur a révélé, dans leur adolescence, que le « faux oncle » qui venait si souvent les voir, Francesco Lo Monaco, était en réalité leur père. Augusto était-il, comme certains commentateurs le supposent, homosexuel, expliquant alors la figure du père dans le roman *L'Île d'Arturo*⁴ et le personnage de Manuel dans *Aracoeli*⁵ ?

S'il est vrai que le père biologique d'Elsa était un autre que celui dont elle porte le patronyme, elle est dans la même situation que le fondateur du roman moderne italien, Alessandro Manzoni, dont le père réel est supposé être Giovanni Verri, le jeune frère oisif, mondain et viveur de deux célèbres penseurs des Lumières, et non le comte Pietro Manzoni.

C'est Elsa Morante elle-même qui devait mettre l'accent, aussi bien dans des confidences amicales que sous forme cryptée dans ses romans, sur le fait qu'Augusto, d'ascendance sicilienne par sa mère et des Abruzzes par son père, n'ait pas été son père biologique. Irma avait un amant, avec l'assentiment d'Augusto. Cet amant occasionnel, mais régulier, avait la charge de faire les enfants qu'Augusto n'aurait pu faire, pour des raisons physiologiques ou d'orientation

sexuelle. Augusto aurait été non seulement stérile, mais impuissant ou homosexuel. L'amant fut choisi par Augusto qui le rencontra à Rome.

C'est là que les doutes sont nés : arrivés à Rome en février 1912, comment les deux époux auraient-ils déjà connu Francesco Lo Monaco, le géniteur choisi et supposé être le père d'Elsa (née six mois plus tard) et d'un premier enfant, Mario, mort peu après sa naissance ? Cette question fut soulevée par un architecte de Castel di Ieri, petit village de la montagne des Abruzzes, non loin d'Aquila, Maurilio Di Giangregorio, dans *La famiglia Morante*⁶. Marcello Morante, le frère d'Elsa, finit par douter lui-même et évoque, en effet, dans son livre *Maledetta benedetta*, la possibilité qu'Elsa ait bel et bien été l'enfant d'Augusto contrairement à ceux qui ont suivi.

Augusto Morante travaillait dans la maison de correction « Aristide Gabelli », à San Michele a Ripa, ancienne institution religieuse ayant appartenu à l'Église, récupérée par la mairie de Rome, à deux pas de la maison natale d'Elsa. Il avait épousé à trente-deux ans Irma, âgée de vingt-neuf ans, qui enseignait dans une école primaire à Bologne où ils s'étaient rencontrés. Et ce n'est qu'à Rome qu'ils auraient fait la connaissance de Francesco Lo Monaco. L'écrivain Renzo Paris, ami d'Elsa Morante, donne raison à ce chercheur amateur.

Dès que la thèse du père apparent et du père biologique a été sue d'Elsa, elle l'a intégrée à son imaginaire. C'en est même un des fondements. On en retrouve des traces dans la presque totalité de ses fictions qui, de ce fait, prennent souvent l'aspect de contes. L'ascendance paternelle est au cœur de son inspiration et marque particulièrement son chef-d'œuvre, *L'Île d'Arturo*. Le père indigne ou le père idéalisé. Le père qui disparaît et qui revient. Le père à la

sexualité inclassable. On note ces thèmes dans *La Storia*⁷ (le violeur de l'héroïne, Ida, violeur qui n'est que simple géniteur et qui devient l'ennemi intérieur, puisqu'il s'agit d'un soldat allemand qui lui impose une relation sexuelle et la met enceinte avant de s'enfuir avec gêne) et dans *Aracoeli* (le père militaire, absent, et la mère dominatrice).

Quant à la trame de son premier roman, *Mensonge et sortilège*, elle repose, comme le titre l'indique, sur un mensonge familial devenu une forme généralisée de rapport au monde. L'héroïne raconte toute l'histoire de sa famille sur les deux générations la précédant, en se réfugiant dans un monde imaginaire, habité de fantômes, d'êtres fantastiques, loin d'une réalité qu'elle a en horreur.

La voix d'Elsa était impériale et unique, quand elle lui servait à entrer dans les sinuosités de la passion, du délire, de la terreur imposée ou subie. C'était alors pour elle le triomphe de l'imagination sur un monde éphémère dont elle rejetait les lois arbitraires, les plaisirs insipides, les idéaux galvaudés, les accommodements triviaux, les obligations répétitives et fastidieuses, la routine assommante. L'inconscient, le secret, le mensonge familial sont alors une source infinie de fiction et d'envoûtement. L'illusion n'est plus tromperie, mais, transfigurée, devient une forme de résistance au prosaïsme, à l'ordinaire de la vie partagée.

L'enfant trouvé, l'enfant adoptif, l'enfant aux origines cachées, l'enfant volé, l'enfant abandonné, l'enfant de substitution ou l'enfant intérieur ou éternel (*puer aeternus*, pour reprendre l'expression empruntée aux mythes éleusiens par Ovide et, ensuite, par Carl Gustav Jung) sont les héros d'innombrables contes populaires, au Japon comme en Europe. Et Elsa, dans ses textes de jeunesse (notamment dans son premier long récit, *Qualcuno bussò alla porta*⁸ – *Quelqu'un frappe à la porte*), met

souvent en scène un enfant dont l'origine est dissimulée et qui est élevé par un faux père ou qui est laissé à lui-même.

Elsa convaincra, dans la dernière partie de sa vie, son ami l'acteur et metteur en scène Carlo Cecchi de monter en 1976 *L'uomo, la bestia e la virtù*, comédie de Pirandello, sorte de vaudeville où un mari toujours absent est remplacé par un amant à demeure, ce qui donne lieu à toutes sortes de quiproquos et de coups de théâtre. Le mari légitime et trompé finissant par devenir l'amant de sa femme à l'insu de l'amant régulier... Pirandello raffolait de ce système de retournements où une tromperie notoire sert en réalité à occulter un autre mensonge. Une fausse amnésie cache une escroquerie. Un adultère dissimule une autre forme d'entourloupe. Un échange d'enfants est à la base de toute mythologie personnelle sur son ascendance.

C'est Irma Poggibonsi elle-même qui a révélé à Elsa, dans son adolescence, les circonstances particulières de sa famille, ainsi qu'à ses trois autres enfants, Aldo, Marcello et Maria. Marcello Morante, à son tour, a donc fini par officialiser cette version dans son livre *Maledetta benedetta*, un an après la mort d'Elsa. Selon Maurilio Di Giangregorio en revanche⁹, Elsa était bel et bien la fille d'Augusto Morante, né à Santa Margherita di Belice (en Sicile, dans la province d'Agrigente, ville où se trouvait le palais de villégiature des Tomasi di Lampedusa, dit « le palais du Guépard », presque entièrement détruit lors d'un tremblement de terre en 1968), le 29 mai 1876, de Donatantonio Vincenzo Morante, lui originaire des Abruzzes, et d'Antonina Buccola, née à Mezzojuso (province de Palerme). Donatantonio Vincenzo avait quitté Castel di Ieri pour suivre Garibaldi en Sicile, ce qui explique qu'Augusto y soit né ainsi que ses frères Giuseppe et Francesco et sa sœur Caterina. Il resta en Sicile où il combattit, très tôt, la mafia.

Mais aucune preuve n'est évidemment donnée de cette autre version. En revanche, dans *Maledetta benedetta*, Marcello Morante laisse entendre qu'Augusto aurait tenté d'avoir une relation sexuelle avec Elsa. Ce qui, selon lui, ferait pencher pour la thèse selon laquelle il n'était pas son père génétique.

Sur l'identité d'Irma, peu de doutes subsistent. Elle était juive, originaire de Modène. Née probablement en 1880. Elle avait une sœur, Nice, qui fut incarcérée pour des raisons politiques. Leur grand-père était surnommé « le Bossu ». On trouve des traces de la famille Poggibonsi dans la communauté hébraïque de cette ville d'Émilie-Romagne. Son ascendance juive fut fondamentale pour Elsa Morante, comme en témoigne *La Storia*. Ida, l'héroïne, échappe aux rafles antisémites, mais y assiste. Et elle est hantée par la culpabilité de n'avoir pas révélé son ascendance juive. Elsa, de la même manière, échappa aux persécutions, mais les prévint avec Alberto Moravia, qui se trouvait dans une situation familiale inverse et donc infiniment plus visible. Le père de Moravia (dont le patronyme était de consonance juive vénitienne, Pincherle) était notoirement juif. Sa mère, Teresa De Marsanich, était en revanche catholique (son patronyme est dalmate) et son oncle avait, du reste, des responsabilités politiques dans le régime fasciste.

Elsa Morante espérait qu'aucun biographe ne s'intéresserait à elle. « La biographie d'un écrivain n'est qu'une suite de potins. Les potins, quelle qu'en soit la cible, m'offensent¹⁰ », dira-t-elle en 1972 à son ami le jeune écrivain Enzo Siciliano, qui sera le biographe d'Alberto Moravia et de Pier Paolo Pasolini.

Elle avait rédigé, à la demande du poète Elio Filippo Accrocca, en 1960, pour un ouvrage collectif¹¹, une notule

autobiographique lacunaire et contrôlée, en partie inexacte, mais à laquelle elle comptait que l'on se tienne. Ses livres parlaient d'eux-mêmes, disait-elle. Bien qu'elle n'ait écrit aucune autobiographie à proprement parler, Elsa Morante puisait dans sa propre expérience certains éléments de ses livres. Elle les transfigurait.

Son mari, Alberto Moravia, dans son entretien avec Alain Elkann¹², souligne que si lui-même « aimait la réalité », il l'utilisait dans ses romans de façon générale et abstraite, pour en tirer des lois. Alors qu'Elsa détestait le réel, pour se plonger dans un univers imaginaire qui reproduisait finalement une expérience très intime et individuelle du réel. Et elle créait ainsi un monde fantastique, irréel, halluciné, où régnait une mythologie personnelle. Ses recueils poétiques contiennent cependant des allusions autobiographiques assez claires à ses passions. Il faut signaler cependant qu'Elsa Morante utilisait le concept de « réalité » pour désigner ce qui à ses yeux était seul réel, l'objet même de son travail littéraire, qui incluait donc l'imaginaire, par opposition à une existence matérielle ou physique partagée, anonyme, impersonnelle faite de contraintes prosaïques. Un grand roman, un grand film, une grande poésie, une grande œuvre picturale étaient pour elle plus « réels » que l'existence quotidienne et ses obligations communes.

Dans les quelques entretiens qu'au cours de sa vie elle a concédés, dans les confidences qu'elle a laissées fuir, elle est réticente, vague ou fantasque, contradictoire. Même en se confiant à Moravia, elle inventait des anecdotes la concernant. Et en général quand on l'interrogeait, elle répondait de mauvaise humeur, bougonne et cassante. Ou alors, dans le cercle fermé de jeunes amitiés, durant la dernière partie de sa vie, elle s'épanchait théâtralement avec des détails provocants sur

telle ou telle liaison torride. Quant à ses textes intimes, non destinés à la publication, comme ses fragments de journaux, tenus à la fin des années 1930¹³ et au cours des années 1950, ils sont chiffrés. Noms de personnes modifiés ou réduits à des initiales et notations souvent abrégées et allusives. Elle n'a manifestement pas l'intention d'être lue et comprise, mais elle écrit pour elle-même, pour exprimer des doutes, des angoisses, non pour se mettre en scène, à la différence des célèbres diaristes ou mémorialistes qu'elle a connus et certainement lus. Sa correspondance révèle des relations avec des personnes parfois difficiles à identifier, parce que Elsa les gardait secrètes et étanches, ou les transmuait en mythes.

Des pans entiers de sa vie et des événements dramatiques n'ont pas laissé la moindre trace écrite et ont déclenché peu de témoignages. Seules ses dernières années ont suscité abondance de commentaires de la part d'amis occasionnels, mais fidèles. Dans les périodes tourmentées, ses lettres intimes parlent de ses chats ou, pire, font parler ses chats qui seront son constant et ultime recours pour se dissimuler ou se comprendre. Les chats offrant, comme chacun sait, un dernier paravent aux misanthropes.

Elsa Morante se pensait avant tout poète. La littérature n'était pas un instrument pour défendre des idées, politiques ou personnelles. C'était une arme à construire avant de l'utiliser, pour découvrir un monde intérieur dont elle n'était pas sûre de comprendre le fonctionnement. Envahie par son propre inconscient, Elsa Morante n'avait pas eu de préoccupation vraiment militante jusqu'au milieu des années 1960, même si, parfois, elle fut entraînée à prendre la défense de personnes opprimées socialement ou injustement accusées politiquement ou sexuellement.



Elsa a abandonné rapidement ses études, après avoir terminé son cycle secondaire. Sa précocité littéraire lui a permis de publier des nouvelles qui lui assurent un revenu et l'indépendance. Bientôt la notoriété.

Premiers écrits, première amie

Elsa Morante a été un écrivain très précoce. Dès 1920, à huit ans, elle a écrit des contes illustrés pour ses petits frères : *Histoire d'une poupée*¹. Elle devait conserver deux cahiers scolaires où elle avait consigné, outre ce titre, quelques poésies et comptines où elle évoquait son « oncle » (Francesco Lo Monaco, présenté comme tel par Irma et Augusto).

« Mon oncle est revenu.
 Oh quel grand plaisir
 pour moi que de revoir
 mon oncle tellement aimé !
 Vive mon oncle !
 Il donne de la joie à mon cœur !
 Vous avez vu la poupée
 que mon oncle m'a apportée
 habillée de soie,
 couverte de dentelles ?
 Quels beaux petits souliers
 A ma poupée.
 Vive mon oncle !
 Mais maintenant voilà
 que je dois souffrir,

parce que mon oncle
doit partir.
Vive mon oncle !
Il donne de la joie à mon cœur² ! »

Irma, la mère d'Elsa, elle-même publiait des petits textes dans des revues pédagogiques, notamment dans *Il Cimento*, différents articles sociétaux et des conseils pratiques, quotidiens, éducatifs, mais aussi des analyses sur la méthode Montessori en Palestine, sur les pogroms, sur l'analphabétisme féminin, sur le vote des femmes, sur l'amour conjugal, et un roman-feuilleton, *I sogni e la vita* (*Les Rêves et la Vie*), qu'elle interrompit en s'apercevant que la rédaction intervenait sur son texte. Irma Poggibonsi s'était rendu compte très tôt du don de sa fille pour l'écriture et de son intérêt pour la lecture et l'avait conduite elle-même à la rédaction d'une revue destinée aux enseignants alors qu'Elsa était presque une enfant.

Dans ses textes d'enfance, Elsa recense ses jouets, et raconte quelques petites anecdotes dont elle nourrira ses premières nouvelles publiées à vingt-cinq ans et plus tard dans la rubrique qui lui sera confiée, « Giardino d'infanzia », dans l'hebdomadaire populaire *Oggi* (équivalent italien du futur *Paris Match*). Il y a également des saynètes qu'elle jouait devant ses frères, sa sœur et ses parents ou des amis. Il faut noter qu'elle se donne déjà souvent le prénom imaginaire d'Ida, qui sera donc celui de la protagoniste de *La Storia*, et qui est, bien sûr, inspiré par Irma.

La structure complexe d'*Histoire d'une poupée* et des dialogues théâtraux qui suivent paraît assez étonnante pour une toute petite fille. Même si l'univers est indéniablement celui d'un très jeune enfant (arbre de Noël, attentes de